

# grâce

L'âme n'écoute jamais, mais elle entend parfois.

Du salut à la danse,  
la grâce est l'âme de l'âme,  
son contrepoids.

La première faute fut le premier poids :  
la grâce allège.

La grâce est plus que surhumaine ;  
elle est (Chen, Châris)

le nom même de Dieu, juge sans loi,  
qui humanisent le pardon, la pitié,  
la reconnaissance.

L'inspiré en est le véhicule (Yokanaan) :  
elle est souffle, comme la danseuse est feuille.

Elle ranime la loi (B. Gracián),  
lui confère une âme.

L'attendre, la recevoir, s'avrir à sa présence,  
croire de ne pas la féconder, la perdre :  
sa dramaturgie

est celle de l'insaisissable fiancée  
(Böhme, Xeralis).

Imméritée, elle est viol  
(Donne, Pascal, Hopkins, Bernanos).

Entre les minauderies obscènes de la séduction  
et la puissance héroïque du conquérant spirituel  
qui force la grâce comme on force son destin  
se glissent le noble désarroi  
de l'innocent (Cervantes, Dostoevski)  
et la panique

du courtisan désespéré (Musset, Kafka) :  
le sublime pétrifie, la grâce liquéfie,  
elle est l'eau de Dieu (Kierkegaard),  
son féminin.

Destin aussi arbitraire que l'autre,  
inxorable comme le salut (Rāmakṛiṣṇa)  
ou l'ivresse du sacrifice (al-Hallādj)  
au point que l'aspiration à la grâce  
est déjà un fardeau.

Les méandres du caprice divin (Jansénius,  
Racine, Éamus)  
vaient aux tristesses de l'échec  
l'étranger, l'épouse, l'enfant  
chargés d'en incarner les paradoxes  
(Hawthorne, James, Salinger).

Dévoilement et illumination,  
transgression et accomplissement,  
mélange de gloire et d'abjection,  
la grâce fait revivre derrière Dieu  
la Fortune,  
l'Isis (Nerval),  
plus féconde que la vierge-mère,  
la perte qui guérit,  
résumant dans son intouchable attrance  
les antinomies cruciales :  
celles de la croise.

L'héritage et le nom retrouvés des contes,  
la larme surgie du puits des yeux de l'aimée,  
la manne éphémère de l'éloignement si proche  
(‘la Mort à Venise’; Virginia Woolf)  
résument  
de manière laïque et sexualisée  
le culte de la présence qui dissout.

Science voluptueuse,  
la mystique franchit sans peine  
les portes de bronze  
de la matérialisation des grâces  
par le bonheur, le succès, la richesse,  
tout ce dont on peut se défaire.

Ni acte ni bien,  
la grâce est un état qui suspend l'instant,  
l'immortalise,  
une qualité d'expérience ;  
l'opacité lumineuse d'une coïncidence avec soi  
dont la nostalgie est le moteur du désir  
et de l'histoire.

Le poète rêve du jour  
où la vertu s'évanouira dans l'innocence  
(Novalis),  
comme le philosophe définit la révolution :  
retour à la transparence des cœurs  
(Rousseau).

Ainsi les mutations  
de l'ombre et de la lumière  
(  
l'épreuve est grâce,  
le malheur illumine,  
salut et perdition se confondent,  
puisque "tout est grâce")

laissent-elles percevoir l'ombre fécondante  
du serpent ailé  
dont le bannissement  
fonde à la fois le péché et la grâce,  
l'expulsion et l'irruption des forces accueillies.

La grâce est comme la damnation :  
éclair.

Les religions qui désirent assurer à Dieu  
l'exclusivité de la grâce  
font de l'homme la source du trouble :  
tout ce qui sort de l'homme est souillure  
(saint Marc).

Mais, dès la mystique arabe  
(rejoignast ainsi  
(le courant majeur de l'attente hindoue),  
la grâce s'identifie à ce qui sort de l'homme,  
à son émanation.

Rêve d'une humanité créatrice :

Tout sortira de nous et deviendra visible <sup>7</sup> (Novalis).

L'humanisme spirituel

(Tous les dieux résident dans le cœur de l'homme <sup>7</sup>, Blake)

fait ainsi de la grâce  
un phénomène intérieur.

Käuf,

celui qui tente de la technologiser par la drogue,  
l'ivresse, la méditation, la prière.

La plus apaisante des grâces est terreur

(Chateaubriand : "J'ai pleuré et j'ai cru" <sup>7</sup>) :

le bonheur dans notre pensée, dit Rilke,  
est une ascension

qui accompagne une émotion voisine de l'effroi  
lorsque tombe une chose heureuse <sup>7</sup>.